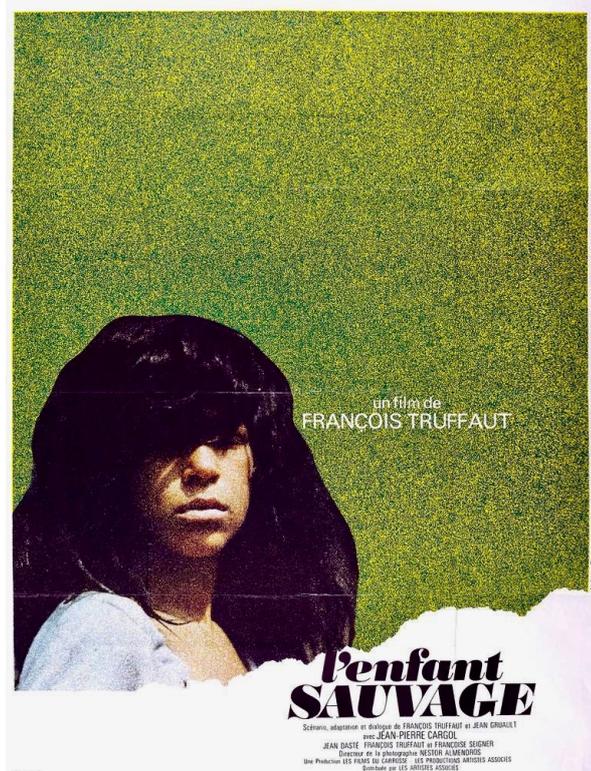
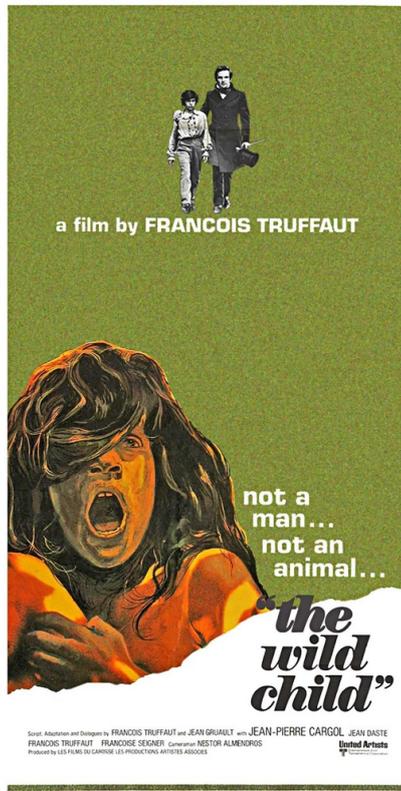


Droit, économie, culture, société et cinéma
(Fiche complément préparée par Bruno Berthier)



***L'enfant sauvage*, 1970, 1 h 23'**

Prix Méliès 1970

Un film de François Truffaut consacré à l'histoire véridique de « Victor de l'Aveyron » inspiré du *Mémoire* (1801) et du *Rapport sur Victor de l'Aveyron* (1806) du médecin Jean Itard (1774-1838)

I – Le film *L'enfant sauvage* de François Truffaut

Un synopsis adapté de l'histoire réelle de « Victor de l'Aveyron » :

Au cours de l'année 1797 un petit « sauvageon » hirsute, entièrement nu, courant le dos voûté, manifestement âgé d'une dizaine d'années, est furtivement aperçu en lisière d'une forêt du Tarn. Ce n'est pourtant que deux ans plus tard, à l'automne 1799, qu'il est enfin capturé pour être conduit au village de Lacaune où il est alors recueilli par une veuve. À la grande surprise de celle-ci l'enfant ne se nourrit que de végétaux crus, à moins qu'il ne parvienne à les cuire lui-même dans l'âtre de la masure. Mais le « petit sauvage » fugue quelques jours plus tard et sa fuite éperdue le conduit dans le département voisin de l'Aveyron, puisqu'il y est à nouveau débusqué par trois chasseurs, en pleine forêt, le 6 janvier 1800. Afin d'échapper à ses poursuivants il s'aventure hors du couvert forestier et, dans l'effolement, hors d'haleine, tente maladroitement de se cacher dans les dépendances de la maison du teinturier Vidal, à l'orée du bourg de Saint-Sernin-sur-Rance, où il est donc pris au piège à l'issue de cette singulière traque.

Immédiatement la nouvelle se répand à travers la contrée, au grand émoi de populations locales fascinées par la découverte de ce petit « prodige » perpétuellement agité de gestes désordonnés, émettant de sourds grognements en guise de langage et, pensent-elles, aussi vraisemblablement dépourvu d'âme que de raison, à l'instar de toutes les bêtes sauvages. Après trois jours de séquestration il est provisoirement « placé » dans un orphelinat de Saint-Affrique, puis à nouveau transféré à Rodez le mois suivant. Là, troublant défi à la logique chrétienne comme aux idéaux humanistes du Siècle des Lumières, il attise l'intérêt de l'abbé Bonnatte qui obtient son placement à l'École centrale. Or, promptement informé de son existence par la voie des rapports administratifs, lui aussi piqué de curiosité pour le phénomène, le ministre de l'Intérieur Lucien Bonaparte exige son transfert rapide à Paris.

Interné dès son arrivée dans la capitale à l'Institut des sourds et muets de Paris, le 6 août 1800, le « sauvage de l'Aveyron » ainsi dénommé par les gazettes est livré à la curiosité de la foule des badauds et au défilé des savants. Immédiatement toutes sortes d'hypothèses, même les plus absurdes, sont formulées à son sujet pour le plus grand désarroi du médecin des lieux — le débat ne sera d'ailleurs jamais tranché entre les tenants d'un retard mental induit par la période d'isolement subie à l'âge de l'enfance et leurs contradicteurs, au contraire partisans d'un handicap congénital ayant motivé son abandon vers l'âge de deux ans. Car si personne ne semble croire à la possible réinsertion sociale du « sauvage », jusqu'au célèbre « aliéniste » Philippe Pinel, le précurseur de la psychiatrie, concluant doctement à l'incurabilité d'un enfant manifestement atteint « d'idiotie totale », son jeune collègue Jean-Marc Itard, pétri de convictions rousseauistes, se porte fort à l'encontre de l'avis péremptoire formulé par la quasi-totalité de ses confrères de parvenir à faire un homme de cet « animal sauvage ». Rangé à l'hypothèse de l'imputabilité d'une interruption du développement des facultés de l'enfant à la seule période de solitude prolongée vécue dans les bois, il avance en effet le pari de son éducatibilité à la condition de le placer dans un environnement où, choyé, il serait soumis à un apprentissage aussi méthodique que soutenu.

Ayant obtenu la garde de l'enfant qu'il prénomme « Victor », il le confie aux bons soins d'une gouvernante aimante, Madame Guérin, afin de mettre en œuvre ce protocole éducatif et thérapeutique quotidien dont il espère tant. Toutefois, découragé à l'issue de cinq années d'un labeur incessant consignées dans son *Rapport*, en 1806, déçu par les résultats obtenus et considérant notamment comme un échec personnel l'incapacité ou le refus de Victor de parler, le docteur Itard renonce à la poursuite du « traitement ». Conscient des progrès indéniables pourtant réalisés par son déroutant élève depuis son arrivée à Paris, il se désole en effet des difficultés qu'il a éprouvées pour faire exprimer — ou retrouver ? — à l'enfant un peu de sensibilité, des sentiments, une faculté de raisonnement, en un mot une capacité ordinaire à communiquer. Désabusé il en finit même par se demander à rebours de ses convictions initiales dans quelle mesure, peut-être dénué d'une part minimale d'humanité, Victor n'aurait pas été plus heureux dans la forêt qu'au contact forcé des hommes et de leur civilisation.

L'analyse critique succincte du film :

Extraits de la revue de presse « analytique » réalisée par Véronique DODUIK, (chargée de production documentaire à la Cinémathèque française), sur la base des critiques cinématographiques parues dans la presse francophone lors de la « sortie » officielle de *L'Enfant sauvage* sur les écrans (1970).

(Pour le texte intégral de la Revue de Presse : <https://www.cinematheque.fr/article/836.html>)

« Un style documentaire

C'est l'aspect documentaire du film qui retient d'abord l'attention de la presse. "Pour conter cette histoire, Truffaut n'a pas choisi la solution romanesque", écrit Jean-Loup Passek (*Actualité*). "La chronique de Truffaut se veut volontairement 'dédramatisée', plus proche du documentaire, et a presque la facture d'un reportage rétrospectif", ajoute Michel Capdenac dans *Les Lettres françaises*. [...] François Maurin précise dans *L'Humanité* : "Si Truffaut adopte ici un style extrêmement documentaire — au sens le plus exact du terme —, approchant au plus près la précision scientifique d'une démarche inspirée par le matérialisme du XVIII^e siècle, c'est par son amour pour l'enfant, objet de l'expérience, qu'il parvient à nous toucher". Samuel Lachize conclut dans *L'Humanité Dimanche* : "C'est l'histoire de cette patience et de cette scientifique obstination que Truffaut reconstitue avec une humanité et une chaleur absolument bouleversantes. Il parvient à restituer la vérité d'une façon quasi documentaire".

Une sobriété au service de l'émotion

Les critiques remarquent aussi la grande retenue du film. "L'extraordinaire qualité du film naît de sa sobriété, de son dépouillement pathétique", note Henry Chapier dans *Combat*.

Certains en regrettent la froideur apparente : "Film sévère, sans concessions" (*Le Canard enchaîné*), mais "d'une pureté indicible" (Henry Chapier, *Combat*). "L'émotion prend de curieux chemins détournés pour atteindre le spectateur qui risque de se trouver quelque peu décontenancé par la stricte ordonnance d'un récit quasi scientifique", précise Jean-Loup Passek dans *Actualité*, [...]. "François Truffaut a exclu tout ce qui pouvait jeter l'équivoque sur son propos : le pittoresque historique, par exemple. L'essentiel du film est ailleurs, dans une vérité qui n'est en rien celle des reconstitutions et de l'histoire en costumes", note Michel Capdenac dans *Les Lettres françaises*.

Une forme classique

Les critiques apprécient le parti-pris esthétique du film qu'ils jugent en adéquation avec le scénario : "Le choix du noir et blanc témoigne de l'austérité du propos, de son ambition d'écarter de sa tentative tout esthétisme ravageur", écrit Henry Chapier dans *Combat*. Pour Claude Veillot dans *L'Express*, "film en noir et blanc traité sobrement comme une chronique, [...] *L'Enfant sauvage* est superbement, insolemment classique". [...] Michel Capdenac dans *Les Lettres françaises* renchérit : "Tout au plus par une façon feutrée de traiter la photographie, la lumière, la beauté de certains paysages, par l'emploi d'anciens procédés (ouvertures et fermetures à l'iris) [Truffaut] introduit-il un certain décalage, un lyrisme discret, évocateur de vieilles gravures illustrant des contes romantiques".

Truffaut acteur

C'est la première fois que François Truffaut passe "de l'autre côté" de la caméra dans l'un de ses films. Les critiques apprécient son jeu sobre voire dépouillé : "François Truffaut s'est refusé avec raison à tous les effets formels qui auraient pu se substituer à notre émotion. Il interprète le rôle du docteur Itard avec une simplicité, une vérité qui mettent en évidence la patience, l'entêtement du sauveteur, que maints incidents contrarient, découragent. Et nous sommes suspendus à cette métamorphose. Réussira-t-il ? Rarement les spectateurs participent avec une telle sympathie à l'émotion des protagonistes d'un film", écrit Pierre Mazars dans *Le Figaro*. [...] "Le D^r. Itard, dans le film, ne sourit jamais. Sanglé dans sa redingote, Truffaut en fait un

personnage de médecin à l'ancienne mode, un peu guindé, mais guettant, avec une attention passionnée, les moindres progrès de l'enfant" (*Télérama*). [...]

L'enfant-acteur Jean-Pierre Cargol

Face à François Truffaut, les critiques relèvent la performance du jeune acteur Jean-Pierre Cargol, neveu du célèbre guitariste gitan Manitas de Plata, repéré dans un camp de gitans près de Montpellier. [...] Pour *Le Soir* (Bruxelles), "il atteint à une composition bouleversante". "On se demande par quel prodige Jean-Pierre Cargol arrive à ce naturel, à cette spontanéité", s'enthousiasme Henry Chapier dans *Combat*.

Des éléments autobiographiques

La presse n'est pas sans remarquer le jeu de miroir entre l'histoire personnelle de François Truffaut et celle de cet "enfant sauvage". "François Truffaut, qui a connu une jeunesse difficile, est à jamais resté un enfant incompris et blessé. André Bazin fut son véritable père et joua un peu le rôle qui fut celui de Jean Itard pour Victor", écrit Claude Mauriac dans *Le Figaro Littéraire*. Celui note encore : "La création de Truffaut n'est pas celle d'un acteur. Il ne joue pas. Il est lui-même, tel qu'il le souhaite : un homme qui aide après avoir été aidé". [...] Denis Marion conclut dans *Le Soir* (Bruxelles) : "On comprend que François Truffaut ait tenu à incarner lui-même, non sans talent, cette figure idéale du père, intercesseur et modèle, dont tous ceux qui en ont été privés dans leur enfance gardent la nostalgie".

L'homme, un "animal social"

Les critiques s'accordent pour voir dans *L'Enfant sauvage* une réflexion sur ce qui fait l'humanité d'un être. "L'enfant de l'homme est incapable de devenir, à lui tout seul, un être humain", écrit Madeleine Garrigou-Lagrange dans *Témoignage chrétien*. [...] "C'est bien à la naissance d'un homme que nous assistons ; enfin, l'homme doué de conscience, et qui distingue, sinon entre le bien et le mal, du moins entre le 'juste' et 'l'injuste' ", ajoute Étienne Fuzellier dans le journal *L'Éducation*. Philippe Bernert conclut dans *L'Aurore* : "Mais davantage encore que le vrai Itard, Truffaut reste du côté de Victor. Et la plus belle leçon du film, c'est que, finalement, c'est l'enfant sauvage qui éduque son maître".

Certains critiques nuancent cette thèse en pointant les accents rousseauistes du film : "En filigrane de *L'Enfant sauvage*, il y a des réminiscences à la Rousseau, une mise en question de notre civilisation prisonnière des murs, une protestation implicite d'une âme sensible contre cette rupture brutale entre la nature et nous...", note Henry Chapier dans *Combat*. Étienne Fuzellier écrit dans *L'Éducation* : "[Jean Itard] a connu des moments de doute. Il s'est demandé si, après tout, Victor n'était pas plus heureux dans l'existence végétative d'où il tentait de le faire sortir : et l'on sent ce qu'un tel scrupule doit à Rousseau et aux affirmations péremptoires du *Discours* sur l'inégalité". [...]

La mise en scène

Les critiques apprécient enfin unanimement la mise en scène du film, jugée subtile [...] "Cette bouleversante expérience, François Truffaut la décrit avec une retenue, un refus de l'effet qui décevront peut-être les amateurs de spectaculaire", note Claude Veillot dans *L'Express*. La mise en scène s'accorde à la progression du récit cinématographique : "Cette méthode, nous assistons à sa découverte, zigzagante, inspirée, fervente, par celui qui la met en œuvre. Et nous suivons avec une attention passionnée et une émotion qui n'est jamais sollicitée les étapes de ce cheminement vers le dialogue, vers la communication, vers la lumière" (*Les Lettres françaises*).

On trouvera peu de critiques pour ne pas défendre *L'Enfant sauvage*. Tout au plus, *Le Nouvel Observateur* qualifie le film [d'] "austère et anti-public", ajoutant : "Truffaut semble croire dur comme fer qu'apprendre à éternuer, à pleurer, à avoir froid est le meilleur chemin pour se découvrir une âme. Cela empêche de s'intéresser au 'dressage' du petit animal, à ses 'progrès', donc au film." »

Trailer de la version anglaise du film (*The wild child*) :

<https://www.youtube.com/watch?v=yddJBd6D2lo>

Des séquences du tournage (et des commentaires de François Truffaut) :

<https://www.youtube.com/watch?v=IH1pXedy1zo>

Interview de François Truffaut :

<https://www.youtube.com/watch?v=2rjI6vDPxLM>

Le livre du tournage :

Jean-François PAYS, *L'enfant sauvage ? D'après le film de François Truffaut*, Paris, Édition GP, 1970, non paginé (68 p.), comportant de nombreuses illustrations en couleurs et en noir et blanc.

II – Pour aller plus loin...

– **Au sujet du personnage historique de « Victor de l'Aveyron »**

Le *Mémoire* (1801) et le *Rapport sur Victor de l'Aveyron* (1806) de Jean Itard :

http://classiques.uqac.ca/classiques/itard_jean/victor_de_l_Aveyron/victor.html

Une étude historique détaillée :

Thierry GINESTE, *Victor de l'Aveyron : dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Les Hommes et leurs signes, Le Sycomore, 1981, 327 p. ; (ou, pour la réédition la plus récente, *Victor de l'Aveyron : dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Fayard, Pluriel, 2011, 630 p.)

Une analyse psychanalytique :

Octave MANNONI, « Itard et son sauvage », *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Le Champ freudien, Seuil, 1969, 321 p., pp. 184-201.

Un recueil de nouvelles :

Thomas John BOYLE *Wild Child & Other Stories*, London, Penguin Book, 2010, 320 p. ; ou, pour la publication française (de la première partie de l'ouvrage original), *L'Enfant sauvage (traduit par Pierre Demarty)*, Paris, Grasset, 2011, 180 p.

– **Sur le thème des « enfants sauvages »**

- François PEREA et Jean MORENON, « Le sauvage et le signe. Les enseignements de l'histoire de Victor de l'Aveyron », *Nervure. Journal de psychiatrie*, tome XVII, n° 9, décembre 2004 - janvier 2005, pp. 1-20.

- Lucien MALSON, *Les enfants sauvages : mythe et réalité. Suivi de Mémoire et rapport sur Victor de l'Aveyron par Jean Itard*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1964, 246 p. ; (ou, pour la dernière réédition, *Les enfants sauvages : mythe et réalité. Suivi de Mémoire et rapport sur Victor de l'Aveyron par Jean Itard*, Paris, 10-18, n° 157, 2007, 246 p.).

- Serge AROLES, *L'Énigme des enfants-loups. Une certitude biologique mais un déni des archives. 1304-1954*, Paris, Publibook, 2007, 306 p.

- Mathilde LEVÊQUE et Déborah LÉVY-BERTHERAT (sous la direction de), *Enfants sauvages : représentations et savoirs*, Paris, Hermann, 2017, 266 p. ; (cf. notamment Thierry GINESTE, « L'enfant sauvage de l'Aveyron. De la bonne nature humaine à la pulsion de destruction : une fracture dans la Révolution », pp. 65-78 ; Franck RAMUS, « Les enfants sauvages à la lumière des sciences cognitives », pp. 79-89 ; Dominique LESTEL, « Le paradigme de l'enfant sauvage aux XX^e et XXI^e siècles », pp. 91-104).